

## Secrétaires du peuple

# Les écrivains publics d'hier et d'aujourd'hui

par Anny Bussières

**De rédacteur polyvalent à conseiller administratif, l'écrivain public affiche ses multiples facettes depuis plus de cinq siècles. Itinéraire d'un travailleur qui évite la routine.**

« Sous l'habit noir usé, vous ne trouverez toujours et invariablement que les mêmes choses : éducation incomplétée, existence manquée, paresse, vice et misère. » Le constat tombe, cruel et sans nuance : pour la société bourgeoise française sous l'Ancien Régime, l'écrivain public est une nuisance, un danger, un être déchu. Travailleur de la rue sans statut et libre de tout contrôle légal officiel, il possède un atout de taille, le pouvoir d'écrire, et une clientèle nombreuse, la population analphabète. Seul lien direct entre ce menu peuple et les différents centres du pouvoir, il est craint, haï et loué tout à la fois ; son utilité sociale ne laisse personne indifférent.

Où savoir lire et écrire est encore un luxe, l'écrivain public gagne sa vie en écrivant et en rédigeant pour autrui. On lui soumet un sujet ou une requête, il compose un texte répondant à cette demande et laisse le demandeur signer le document final. Le service est rapide, discret, peu coûteux et, surtout, anonyme.

### Dépositaire de secrets

Quiconque connaît le maniement de la plume peut s'improviser écrivain public : aucune guildes, aucune réglementation n'impose de contraintes. Au Moyen Âge, il suffit de s'installer sur la place du marché ou sur une

rue passante, de s'asseoir devant une table couverte de papier et de plumes, et d'engager la conversation avec les passants. Pour quelques sous, l'écrivain rédige ce qu'on lui dicte ou brode lui-même sur un thème donné. Il se transforme alors en mentor des amoureux : lettres d'amour, demandes en mariage et billets doux rythment sa journée de travail, ponctuée ici et là de correspondance privée adressée à la famille et aux amis. L'écrivain est confident et dépositaire de secrets ; cette position se confirme au fur et à mesure que les rapports entre citoyens et État se bureaucratisent.

Sous l'Ancien Régime, l'État cherche à imposer le recours à l'écrit dans toutes ses transactions : les relations avec le peuple doivent se faire sous le couvert de documents enregistrés. L'écrivain public devient donc un intermédiaire administratif. Il sédentarise sa pratique, privilégiant désormais les grands carrefours urbains, s'affiche clairement « écrivain public » et endosse le rôle de défenseur du peuple, de secrétaire des humbles. L'écrivain rédige maintenant des placets, ces documents adressés au roi, aux ministres et aux autres autorités, afin de régler des conflits et d'obtenir justice. Comme le demandeur doit expliquer sa requête à l'écrivain, celui-ci connaît les confidences et les déboires de chacun, voit le tissu social prendre forme sous ses yeux, jouant bientôt le rôle de confesseur, de psychologue et d'avocat.

La prépondérance de l'écrit permet aussi de forger des documents illégaux, et l'écrivain se retrouve faussaire en de multiples occasions. Créer un permis de vente, inventer une lettre

de recommandation pastorale, falsifier les comptes d'une maison, rien de plus facile. Le prix du service augmente avec l'enjeu de la missive demandée. Mais rares sont les écrivains qui vivent grassement. Il faut donc diversifier les rentrées d'argent. Bien souvent, l'échoppe de travail propose aux passants des livres d'images pieuses, des dentelles et d'autres bricoles. On travaille en famille et l'on est écrivain public de père en fils.

### Métier d'avenir

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, l'avancée prodigieuse de l'alphabétisation en Occident altère vite le mandat de l'écrivain public. Il n'est plus ce personnage folklorique, largement dépeint par la littérature de l'époque, qui étonne et fait sourire. Toujours remarqué et indispensable, il voit sa clientèle changer : les analphabètes ont laissé leur place aux personnes scolarisées ne voulant pas ou ne pouvant plus écrire. Le travail de l'écrivain public moderne combine alors des éléments traditionnels à des nouveautés administratives plus précises.

L'Union des mécanographes de Mexico existe depuis 1924 et représente les soixante écrivains publics de cette ville. Ils exercent leur métier suivant la tradition : assis devant une vieille machine à écrire, ils tapent des lettres de toutes sortes pour une population à plus de 40 % analphabète. Pour l'équivalent de trois dollars par jour, ils remplissent des formulaires gouvernementaux, composent des lettres d'amour et annoncent des décès. Pour arrondir leur salaire de base, ils offrent, par le biais d'échoppes voisines, des services de typographie et d'imprimerie. En cinq minutes, un client peut dicter sa lettre, choisir un papier décoratif et voir sa missive imprimée. Il repart alors avec un produit fini de qualité.

Cette vision plus romantique, plus populaire de l'écrivain public tend toutefois à disparaître, surtout en Europe. L'accessibilité

d'Internet et les nouveaux besoins d'écriture ont privatisé en quelque sorte la pratique. Éric, écrivain public français, représente le courant version XXI<sup>e</sup> siècle de la profession. Il travaille à domicile, l'ordinateur est son seul outil de travail, et il vit de cet emploi. Car la clientèle a également changé ; les services d'un écrivain public se monnaient et, souvent, seuls les gens bien établis peuvent en défrayer les coûts. Selon Éric, le rôle de l'écrivain moderne est « d'aider les individus à communiquer. C'est un généraliste : pour communiquer, il vaut mieux connaître un peu de beaucoup, que beaucoup sur peu. » L'écrivain diversifie donc ses pratiques d'écriture : lettres de motivation, C.V., démarches administratives, thèses, romans et livres biographiques. C'est un rédacteur passe-partout qui s'adresse à un public ayant besoin d'un « coup de main communicationnel ». Michèle Reverbel est écrivain public en France depuis quinze ans, elle constate quotidiennement la puissance et l'importance du mot écrit. « Une trace écrite et signée possède la résistance d'un diamant et constitue un défi au temps qui passe », résume-t-elle, avant d'affirmer qu'un texte écrit donne la possibilité aux gens d'être reconnus.

Maîtriser l'art d'écrire, avoir une bonne connaissance du monde administratif, savoir écouter et conseiller, voilà le portrait type de l'écrivain public. Au Québec, le terme « écrivain public » n'est pas courant ; on rencontre plutôt des rédacteurs pigistes offrant les mêmes services. Toutefois, dans les maisons d'accueil pour immigrants, des employés servent d'écrivains publics au sens traditionnel du terme. Hélène Gosselin, du Centre multiethnique de Québec, confirme qu'elle joue souvent l'intermédiaire épistolaire entre le nouvel arrivant et les instances gouvernementales. Elle rédige des lettres et remplit des formulaires, mais le tout ne représente qu'une petite partie de ses fonctions de responsable de l'accueil. Écrivain public n'est pas sa profession. Tel

qu'il est utilisé aujourd'hui, le terme  
« écrivain public » est plus symbolique  
qu'utilitaire ; la clientèle a changé, les besoins  
aussi, mais non le but. Savoir communiquer  
en choisissant les mots appropriés est toujours  
d'actualité.

